

## Ces métiers que les jeunes délaissent...

**Il y a des professions qui peinent à attirer les teenagers. Parce qu'elles ne sont pas tendance, parce que la dureté de leurs conditions de travail rebute. Analyse de ce phénomène et témoignage de quatre apprentis qui ont opté pour l'un de ces jobs en désamour.**

L'année passée, en Suisse, 7% des places d'apprentissage sont restées vacantes. Soit 6500 postes sur les 93 500 offerts. C'est ce que révèle une enquête menée par l'Institut LINK à l'instigation de l'Office fédéral de la formation professionnelle et de la technologie (OFFT).

Sondées dans le cadre de cette étude, les entreprises citent «les postulations inappropriées» comme principale cause de ce problème d'embauche. Autrement dit, en jargon moins politiquement correct, elles se plaignent du manque de candidats de qualité. Sondés par nos soins, les conseillers en orientation renvoient, eux, la balle aux patrons: «Ils sont de plus en plus exigeants et placent peut-être la barre un peu trop haut.»

Et il y a aussi toute une catégorie d'employeurs qui, sans faire les difficiles, peinent dramatiquement à attirer des prétendants, à assurer la relève. Ce sont ceux qui œuvrent dans des secteurs qui n'ont pas ou plus la cote auprès des teenagers. D'après le Baromètre des places d'apprentissage de l'OFFT, cela concernait grosso modo le quart des postes non pourvus en 2011!

### Aucune liste précise des métiers touchés

Malheureusement, les auteurs de cette étude n'ont pas dressé une liste des métiers les plus exposés à cette pénurie d'apprentis. Non, ils se sont contentés de pointer du doigt les branches les plus touchées: «Industries de transformation», «Professions techniques», «Vente»...

Un tour des spécialistes romands de la formation a donc été nécessaire pour faire la lumière sur cette affaire, pour dresser ce fameux inventaire. Et au final, parmi les jobs délaissés les plus souvent mentionnés, on trouve boucher-charcutier, ramoneur, polymécanicien, agriculteur, vendeur, cuisinier ou encore «les métiers du bâtiment, le second œuvre plus particulièrement».

«Ces professions pâtiennent d'un déficit d'image et sont souvent déconsidérées», analyse Claude Pottier, chef du Service valaisan de la formation professionnelle et président de la Conférence latine de l'enseignement post-obligatoire. Elles rebutent aussi parce que les conditions de travail y sont sans doute plus dures qu'ailleurs. Ce que nous ont confirmé la majorité des experts contactés.

«Notre hypothèse, c'est que les jeunes choisissent les métiers les moins astreignants et donc les plus confortables», lâche même un sociologue du travail qui a préféré garder l'anonymat, de peur d'être taxé de réac'! Ça vous étonne? Pas les pys qui martèlent depuis des lustres que la génération actuelle a tendance à souffrir d'un mal sournois: l'intolérance à la frustration!

Conséquence: les ados aspirent davantage à travailler dans un bureau que sur un chantier, dans une usine ou chez un artisan. Ils fuient les horaires longs et irréguliers, les tâches salissantes et fastidieuses, les travaux pénibles, les jobs qui les éloignent de leurs amis et de leur famille. Et lorsqu'ils optent quand même pour une formation initiale dans l'une de ces fameuses professions en désamour, ils la quittent très souvent une fois leur CFC en poche...

Que devraient alors faire les corporations concernées pour attirer et garder des apprentis? Claude Pottier: «Les associations qui font des efforts de promotion pour donner de la visibilité à leur profession et pour la valoriser obtiennent généralement de bons résultats.» A l'instar des maîtres ramoneurs hauts-valaisans qui, en s'exposant lors d'un récent salon des métiers, ont réussi à attirer trois jeunes dans leurs filets. «Trois ressortissants du nord de l'Italie», précise notre interlocuteur.

## **Gilles Braichet, 18 ans, apprenti ramoneur, Porrentruy (JU)**



A l'heure de choisir sa voie professionnelle, Gilles Braichet ne s'est pas posé mille questions: «Mon père est ramoneur, j'ai baigné toute mon enfance là-dedans, c'était évident que j'allais faire ce métier moi aussi.» Il effectue quand même quelques stages pour la forme avant de signer son contrat d'apprentissage.

Trois ans après (il devrait terminer sa formation cette année), il ne regrette rien! «C'est une activité hyper-variée, manuelle et très technique également, on bouge tout le temps, on a beaucoup de contacts avec les gens.» Même la suie ne parvient pas à noircir le tableau que brosse cet apprenti: «Les installations ont évolué, les conditions de travail et la sécurité aussi. Ce métier n'est plus aussi dur qu'il y a cinquante ans!»

S'ils le taquinaient un peu au début, ses copains le considèrent aujourd'hui plutôt comme un porte-bonheur. «Quand ils achètent un billet de Tribolo, ils viennent me toucher dans l'espoir que ça leur donne un supplément de chance.» Gilles Braichet rit. «On aura toujours besoin de ramoneurs, on aura donc toujours du travail, et ça c'est un sacré plus par rapport à d'autres professions!»

Texte : Alain Portner

Photos : Matthieu Spohn